

États d'âme

Francis Van de Woestyne

Philippe Croizon

1968: naissance, le 20 mars.

1994: accident (électrocution en tentant de décrocher son antenne).

2006: rencontre avec Suzana.

2010: traversée de la Manche, le 18 septembre.

2022: sortie en salle, le 22 mars, du film biopic "Pour le meilleur".

"Je ne suis pas un héros"

Suzana, sa compagne depuis vingt ans, éponge avec une infinie délicatesse le front de Philippe Croizon, cet "homme en kit", comme il aime à se définir lui-même. Entre eux, les gestes disent tout: une tendresse ancienne, solide, presque évidente. Lors de leur première rencontre déjà, elle avait osé embrasser ce "bras" en partie amputé. Et lui, submergé, n'avait pu retenir ses larmes. Ce simple baiser avait ouvert une brèche: la certitude, enfin, que même privé de ses bras et de ses jambes, il pouvait encore aimer et être aimé. L'histoire de Philippe Croizon dépasse l'entendement. Un jour, un courant de 20 000 volts le traverse – entrant par les mains, ressortant par les jambes. S'ensuivent plus de cent heures d'opérations, puis des mois de rééducation. Longtemps, il oscille au bord du gouffre, frôlant les pensées les plus sombres. Jusqu'à ce moment où il choisit la vie. Non pas pour lui seul, mais pour ses deux fils. Dès lors, il avance autrement. Par choix. Par défi. Il saute en parachute, puis relève l'un des exploits les plus vertigineux de sa vie: la traversée de la Manche à la nage – 38,250 km en 13h28 – portée par un corps meurtri, reconstruit à force de volonté et de deux ans d'entraînement acharné. Depuis, il parcourt les routes et les scènes, donnant une centaine de conférences par an. Dans les écoles, les entreprises, les clubs, il est invité comme on convoque une énergie. Car il s'y refuse: non, il n'est pas un héros. Il ne veut pas de ce mot. Il ne se pense pas victime non plus. Une existence devenue message. Une trajectoire qui ressemble à une leçon de courage, mais qui se raconte surtout comme une décision obstinée de vivre.

→ Son histoire a inspiré le film de Marie-Castille Mention-Schaar, "Pour le meilleur", sorti cette semaine. Et se prolonge notamment dans "J'ai décidé de vivre" (XO Éditions).

"À refaire? Je garde mon handicap..."

Dans quelle famille avez-vous grandi?

Une famille ouvrière. C'est ma grand-mère qui m'a élevé. Dans le dur, mais avec beaucoup d'amour. Elle travaillait à la manufacture d'armes de Châtellerauld. Mon grand-père avait un grand jardin. Quand il parlait de ses légumes, c'était de la poésie. Le jeudi soir, après le boulot, c'était la mobylette qui le ramenait à la maison. Il était bourré comme un coing.

Vos parents?

Ma mère m'a toujours élevé dans la bêtise. Et ça fait le personnage que je suis devenu. Sérieux dans mes aventures mais, dès qu'il y a une connerie à faire, je ne suis pas loin. Je suis plutôt volontaire. Mon père était brocanteur. Mais j'étais plus proche de ma mère.

Quel enfant étiez-vous?

Je n'ai pas de souvenirs. Le jour de mon accident, mon disque dur s'est effacé.

Votre scolarité?

Échec scolaire du début à la fin. Quand je suis sorti de l'école, je ne savais ni lire, ni écrire, ni compter. Analphabète. À 18 ans, j'ai entamé un parcours professionnel de charcutier. Cela ne m'a pas plu. J'ai fait mon service militaire. J'ai été papa très jeune. À la sortie de l'armée, j'ai été engagé aux Fonderies du Poitou. Je travaillais la nuit et j'allais à l'école l'après-midi. J'ai obtenu un diplôme et j'ai progressé dans l'entreprise. Nous avons décidé de déménager.

Le 5 mars 1994...

Avant de quitter la maison, il fallait que je démonte l'antenne. J'ai fait du grand n'importe quoi. J'ai tout fait pour provoquer mon accident... J'ai pris une échelle en aluminium. Le mât de trois mètres de haut était en acier. À 1,30 m, il y avait une ligne électrique à haute tension. J'ai posé mes deux tibias sur le bas de l'échelle. Cela a créé un arc... 20 000 volts sont entrés par les mains et ressortis par les tibias. J'ai pris feu. Les pompiers volontaires puis professionnels sont arrivés. Entre-temps, un voisin avait eu le réflexe d'enfiler des bottes et des gants en caoutchouc, de monter avec un extincteur, et de l'actionner. Je me suis vu mourir.

Vous avez vu défiler votre vie...

Oui, mais à une vitesse folle. Et les meilleures images me sont apparues: ma grand-mère... Une espèce de film, mais court, je n'avais que 26 ans. Je suis transporté à l'hôpital, toujours conscient. On m'endort. Je me réveille deux mois plus tard. Je n'ai plus le souvenir de la douleur. Je pense que le cerveau a cette capacité extraordinaire d'effacer la douleur.

Malgré l'amputation de quatre membres...

Oui, toujours, j'ai des douleurs aux membres. Surtout aux mains. J'ai encore des coups de jus, de temps en temps. Il faut dire que mes mains existent encore, mais elles sont recroquevillées dans les bouts de membres qui me restent. Je peux bouger mon petit doigt, ainsi je peux utiliser un joystick. Dans mon cerveau, mes mains existent toujours.

Vous souvenez-vous de votre réveil?

Mon premier réflexe au réveil est de me dire que ma vie va

s'arrêter là, que je vais partir. Je plonge dans un désespoir total. Jusqu'au jour où je décide de demander pardon à la mort d'avoir lutté contre elle, pardon d'avoir refusé de la suivre. Je me souviens que même les gendarmes, dans leur rapport, ont écrit qu'au bas de l'échelle je criais: "Je t'ai dit, je ne veux pas partir, je veux rester là, fous-moi la paix, laisse-moi tranquille!" Je gueulais littéralement. Était-ce un ange? Je n'en sais rien, mais je gueulais que ce n'était pas mon heure.

Quelle est cette force?

Mes fils. J'avais un fils, Jérémy, et mon deuxième fils, Grégory, est né le jour de mon réveil. Mon oncle Jacky m'avait dit aussi: "Moi, j'ai grandi sans père. Toi, tu restes, tes garçons ont besoin de toi."

Vous expliquez disposer d'une arme absolue...

Ah oui... Mon humour. J'avais déjà ce sens-là avant, mais il s'est décuplé avec mon handicap. Ma mère m'a raconté que, juste avant de m'endormir, elle s'est approchée de moi: "Ça va mon garçon?" J'avais le corps brûlé et il paraît que j'ai répondu: "Là, je crois que je suis cuit..." Donc, après avoir dit pardon à la mort, j'ai décidé de vivre, de ne plus être une victime, de me battre. J'ai subi une centaine d'heures d'opérations, puis j'ai été transféré dans un centre de rééducation et d'appareillage... Un ghetto pour handicapés. Il n'y avait que des vieux souffrant d'arthrite, des diabétiques, des fumeurs en fin de vie... des trucs vraiment glauques. J'étais content que l'automne arrive... Parce qu'il y a tous les jeunes qui se sont cassé la gueule en scooter ou à moto.

Est-ce de l'humour?

Là, c'est fête au village: l'alcool, les cigarettes arrivent. On se marre. Et surtout, le médecin-chef me dit que j'ai besoin de force. Il prend une décision incroyable: il fait venir ma femme, mon grand fils et le petit qui est encore dans son landau. Nous vivrons à quatre dans une petite chambre pendant trois mois. Cela m'a beaucoup aidé.

Une difficulté s'annonce: le coût de vos équipements...

À l'époque, presque rien n'était remboursé, le prix du matériel était exorbitant. Alors, on a foutu un peu le bordel en médiatisant l'histoire. Les choses ont bougé depuis lors. J'ai été très soutenu. Mon patron des Fonderies du Poitou augmentait régulièrement mon salaire afin que mon indemnité reste à un niveau correct. Un truc de dingue. Il m'a même offert ma première voiture, une Renault Espace que l'on a aménagée en conduite "mini-manche": 50 000 euros, alors, 80 000 aujourd'hui.

Pourquoi avoir choisi de médiatiser votre histoire?

Pour payer mes équipements et, aussi, pour dire aux personnes porteuses d'un handicap que tout est possible. Tout. Un dimanche, nous avons été reçus par Michel Drucker, sur son canapé rouge. Il me présente comme l'homme qui a perdu tous ses membres. Je l'ai repris direct: "Non Michel, j'ai perdu quatre membres, mais le cinquième fonctionne toujours..." Cela aussi, il est important de le dire, parce que beaucoup de personnes se posent la question mais n'osent pas en parler. Un matin, il était là, droit comme un "i". Cela aussi, c'est un retour à la vie.

Vous rentrez enfin chez vous, 21 mois après l'accident...

Entre-temps, nous avons gagné le procès contre la régie